

Igor Krtolica

## Vers une mystique sans Dieu

### Retour critique sur *Le Phénomène érotique* de Jean-Luc Marion

La lecture du *Phénomène érotique* de Jean-Luc Marion soulève une question à la fois marginale et centrale : celle du langage adéquat à la rationalité érotique et, plus largement, aux phénomènes saturés. Marginale, parce que cette question n'est abordée dans l'ouvrage que pour s'y trouver aussitôt déplacée, voire remplacée ; centrale pourtant, parce qu'elle touche au cœur du problème qui se déploie dans le livre en même temps qu'elle concerne la conception que M. Marion se fait de la philosophie.

810

*Le Phénomène érotique* est traversé de part en part par un double problème : d'une part, comment parvenir à la réduction érotique, de telle sorte qu'autrui me donne à moi-même ? ; et d'autre part, une fois parvenu à cette réduction, comment la fixer dans un signe qui n'en perde rien, ou ce qui revient au même, qui en conserve l'essentiel ? Dans la Quatrième méditation (« De la chair, qu'elle s'excite »), M. Marion montre en quel sens la première question implique nécessairement la seconde : c'est que l'érotisation de la chair est grevée d'une « finitude intrinsèque », qui me condamne à répéter sans cesse la réduction érotique. Au § 27, il écrit ainsi : « La chair s'avère définitivement finie en tant même qu'elle s'excite : aussi loin qu'aïlle le processus d'érotisation, il arrive toujours un moment où il cesse. [...] La chair ne peut s'érotiser à l'infini. [...] Il s'agit là d'un fait qui a force de loi : pas plus que la chair ne peut se confondre avec un corps permanent au présent, elle ne peut s'érotiser sans fin, comme en un état où durer. [...] Cette finitude ne me condamne pas à renoncer à la réduction érotique, mais seulement à la répéter sans cesse » (Marion 2003 : 240–241). Devant cette nécessité de répéter la réduction, M. Marion demande néanmoins s'il existe un moyen de surmonter ce caractère nécessairement provisoire et fini de l'érotisation, et de sauver ainsi le serment des amants *une fois pour toutes*. « L'amant, dont l'avance s'accomplit dans le serment, veut l'infini ("une fois pour toutes" et que cela dure sans cesse), tandis que l'érotisation des chairs croisées reste par principe finie » (Marion 2003 : 254). Mais y a-t-il un moyen de résoudre le paradoxe ou l'aporie de l'érotisation, c'est-à-dire de surmonter la différence de principe entre la finitude de l'érotisation et l'infinitude réclamée par l'amant ?

Dans la Sixième et dernière méditation (« Du tiers, qu'il arrive »), M. Marion montre que ce problème trouve sa solution avec l'advenue de l'enfant. Il revient en effet à l'enfant d'incarner dans sa chair le rôle du tiers qui témoigne de ce que la réduction érotique a été accomplie *au moins une fois*. Simplement, dans la suite de cette méditation, M. Marion montre que, par définition, l'enfant ne peut assumer cette fonction que de manière provisoire, transitoire ou finie : son départ inévitable l'empêche de témoigner *une fois pour toutes* pour la réduction érotique, qu'il ne peut fixer dans sa chair. M. Marion peut alors conclure : « Le serment se trouve donc renvoyé à lui-même, une nouvelle fois condamné au devoir de se répéter. Le tiers survit dans le temps, le serment doit faire de même et tenter de recevoir une autre re-production – d'attendre une autre fin, un autre tiers provisoire » (Marion 2003 : 337). Et plus loin : « Le phénomène amoureux s'impose donc de se répéter pour espérer se sauver, puisqu'aucun tiers ne se maintient assez pour en témoigner une fois pour toutes » (Marion 2003 : 344). La solution du problème se trouve donc à nouveau différée. L'érotisation de la chair est condamnée à se répéter *chaque fois encore une fois*, que ce soit dans l'érotisation directe des corps (l'acte sexuel) ou dans l'advenue de l'enfant (le tiers témoin), mais elle est incapable de se fixer *une fois pour toutes*.

811

À cette redoutable difficulté, les ultimes paragraphes du livre apporteront une éclatante solution (§ 40-42) : la révélation de Dieu comme premier et meilleur amour, dont l'amour éternel et infini nous précède et nous transcende, et qui le désigne une fois pour toutes comme la condition et le témoin de tout amour.

Quelle que soit la force de cette solution finale, on remarquera qu'une autre solution s'esquissait à la toute fin de la Quatrième méditation (§ 35). M. Marion montrait que, si l'érotisation de la chair est condamnée à se répéter sans cesse, il existe également une « érotisation libre », une érotisation qui ne passe plus par l'entrelacement de ma chair avec celle d'autrui mais par la parole et le langage. Il est manifeste que cette érotisation libre joue ici un rôle analogue aux opérations qu'en psychanalyse Freud nomme « sublimation » et « symbolisation ». En effet, dans la vocabulaire psychanalytique freudien, la sublimation désigne la déssexualisation de l'énergie érotique, c'est-à-dire la substitution d'un but non sexuel à un but sexuel (opération qui conditionne l'exercice de la pensée), tandis que la symbolisation y désigne l'investissement psychique de cette énergie déssexualisée dans le langage, c'est-à-dire la production d'une représentation de mots valant comme formation substitutive (opération qui assure cette fois la transmutation de l'énergie déssexualisée dans la pensée pure). Or, dans *Le Phénomène érotique*, tout se passe comme si le rôle du tiers pouvait être assumé par ce mécanisme où le langage assure la relève de l'érotisation de la chair.

De la plus simple conversation amoureuse jusqu'aux œuvres littéraires les plus profondes en passant par toutes les amours épistolaires, les exemples d'une telle érotisation libre ne manquent pas. Pensons tout particulièrement à la magnifique correspondance amoureuse de Joë Bousquet, aux *Lettres à Poisson d'or* et aux *Lettres à une jeune fille*, où coexistent ces trois dimensions du langage amoureux : conversation libre, relation épistolaire, œuvre littéraire. Bousquet, que la paralysie avait condamné à la chasteté, n'aurait sans doute pas renié les formules que M. Marion emploie à propos de l'érotisation libre : « Je fais l'amour *d'abord* en parlant : je ne peux le faire sans parler et je peux le faire rien qu'en parlant – l'ancien usage du français entendait d'ailleurs ainsi "faire l'amour" » (Marion 2003 : 302–303). Pourtant, d'une part, la question reste néanmoins posée de savoir jusqu'où peut porter l'érotisation libre. En conclusion de la Quatrième méditation, M. Marion déclare ainsi : « Il reste à mesurer jusqu'où peut s'étendre et s'appliquer l'érotisation libre. À l'évidence, [...] elle ne se limite pas à l'exercice sexuel de la croisée des chairs. Devant elle s'ouvre donc une immense carrière – elle permet de donner (et de recevoir) une chair érotisée là où la sexualité n'atteint pas. [...] En elle se reconnaît sans doute aussi la *chasteté*, la vertu érotique par excellence. » (Marion 2003 : 305). Mais jusqu'où s'étend cette immense carrière ? Autrement dit, la parole peut-elle assumer jusqu'au bout la tâche de surmonter la finitude propre à l'érotisation de la chair ? Et d'autre part, la question demeure aussi de savoir sous quelles formes se manifeste la capacité du langage à fixer et à sauver la réduction érotique. Dans quels types de discours cette possibilité est-elle réalisée ? Par exemple, comment la littérature, la philosophie et la théologie assument-elles chacune pour son compte cette possibilité de l'érotisation libre ?

Si cette perspective n'est pas développée dans *Le Phénomène érotique*, on sait qu'elle l'est dans d'autres textes, et notamment dans *De Surcroît*, au chapitre intitulé « Au nom ou comment le taire ». M. Marion y rappelle que la théologie s'est historiquement distribuée en trois voies distinctes : une voie affirmative, qui prétend déterminer la nature ou l'essence de Dieu par ses attributs (« Dieu est... ») ; une voie négative, qui prétend qu'il est impossible d'attribuer le moindre prédicat positif à Dieu (« Dieu n'est pas... ») ; et enfin une voie hyperbolique ou mystique, qui refuse la réduction de Dieu à l'être au motif que l'on ne peut pas concevoir l'essence de Dieu mais seulement comprendre que nous ne pouvons pas le connaître. Cette troisième voie, qui trouve son origine dans la théologie mystique et que M. Marion nomme « voie de l'inconnaissance », entraîne une double transformation du discours : une transformation de son paradigme et une transformation de son but. Une transformation de son paradigme d'une part, puisque le discours mystique ne trouve plus son modèle dans la proposition prédicative (que ce soit sous sa forme négative ou affirmative), il le trouve désormais

dans *la louange et la prière*, dans une parole qui n'est plus tentative de nommer ou d'attribuer mais qui est invocation et adresse – comme c'est également le cas dans la conversation amoureuse. Ou comme M. Marion l'écrivait déjà vingt ans plus tôt, dans *Dieu sans l'être* : « Ici, la prédication doit le céder à la louange – qui, elle aussi, tient discours » (Marion 1991 : 154). Une transformation de son but d'autre part, puisque l'exigence de connaissance de l'être ou de l'essence des choses laisse maintenant sa place à une approche « pragmatique » ou « performative » du langage, laquelle vise moins à attribuer un prédicat à un substrat qu'à *provoquer effectivement l'érotisation de la chair*. Or, si cette troisième voie trouve d'abord son sens dans une réflexion sur les noms divins, il est manifeste qu'elle reçoit un sens plus large dans l'œuvre de M. Marion. Pour ce dernier en effet, Dieu constitue dans sa possibilité formelle le phénomène saturé par excellence, en tant qu'il est sans concept adéquat mais non pas sans intuition donatrice. La réflexion sur la voie de l'inconnaissance permet donc à M. Marion de déterminer le type de discours adéquat aux phénomènes saturés, ces phénomènes qui sont caractérisés par un surcroît d'intuition sur le concept. Et il faut en dire de même, *a fortiori*, du phénomène érotique, où Dieu se révèle comme amour, à la fois condition et témoin de la réduction érotique (Marion 2003 : 242–252).

813

La lecture du *Phénomène érotique* soulève ainsi une série de questions qui rejaillissent sur l'ensemble de l'œuvre de M. Marion. 1°) D'abord, dans quelle mesure le langage est-il capable de sauver sans reste et une fois pour toutes ce qui, de la réduction érotique et des phénomènes saturés, échappe au concept ? Autrement dit, le langage peut-il assumer le rôle du tiers définitif qui sauve la donation ? Dans cette perspective, l'usage pragmatique ou performatif du langage qui se manifeste dans la louange et la prière représente-t-il le paradigme commun aux discours théologique, philosophique et littéraire ? — 2°) Mais à l'inverse, y a-t-il une spécificité du discours philosophique par rapport aux autres ? Y a-t-il un équivalent de la voie de l'inconnaissance qui serait propre à la pensée philosophique et qui définirait sa rationalité élargie ? Ou bien l'impuissance du concept à appréhender les phénomènes saturés implique-t-elle une abdication de la philosophie devant la théologie mystique, un effacement du discours conceptuel derrière la louange adressée à Dieu ? — 3°) Enfin, la relative indétermination du partage entre théologie et philosophie dans la pensée de M. Marion n'est-elle pas liée à un double présupposé qui traverse *Le Phénomène érotique* de part en part : le désir ou la volonté de fixer la réduction érotique une fois pour toutes, et la position d'un amour infini, éternel et divin comme condition des amours finis, provisoires et humains ? Ce double présupposé n'est-il pas le symptôme d'un gigantesque effort pour refouler la possibilité d'une tout autre voie ? Sur cette voie, celle d'une « mystique sans Dieu » ou « hérétique » obstinément explorée par Joë

Bousquet (Nelli 1950 : 180 ; Robbe-Grillet 1961 : 93), le désir amoureux ne trouve-t-il pas sa condition dans un champ qui ne lui ressemble pas, *un plan non-érotique ou an-érotique* ? Le langage ne promet-il pas un salut immanent, une œuvre à accomplir *chaque fois et pour toutes les fois*, et non pas une fois pour toutes ?

### **Bibliographie**

Bousquet, Joë (1967), *Lettres à Poisson d'or*. Paris : Gallimard.

Bousquet, Joë (2008), *Lettres à une jeune fille*. Paris : Grasset & Fasquelle.

Marion, Jean-Luc (1991), *Dieu sans l'être* [1982]. Paris : PUF, coll. « Quadrige ».

Marion, Jean-Luc (2001), *De surcroît*. Paris : PUF.

Marion, Jean-Luc (2003), *Le Phénomène érotique*. Paris : Grasset & Fasquelle.

Nelli, René (1950), « Joe Bousquet et son double », *Cahiers du Sud* 303: 177–186.

Robbe-Grillet, Alain (1961), « Joë Bousquet le rêveur », in *Pour un nouveau roman*. Paris: Minuit, pp. 82–94.